

## «LEVÉE DU REFOULEMENT» DANS L'HOMME AUX RATS

Yves GAZZERA

Parmi les exposés de cas laissés par Freud la communauté analytique, mon choix s'est porté sur "l'homme aux rats" pour illustrer le propos qui nous réunit ce matin, concernant la levée du refoulement.

Ce qui m'y a amené s'éclaire de plusieurs points

- d'une part l'abondance des notes que, fait exceptionnel, Freud n'a pas détruites, et qui nous permettent de suivre le cheminement quasi-journalier de cette cure, du moins durant les premiers mois;

- d'autre part, le fait que cette analyse relate le travail effectué avec la mise en place de la règle de l'association libre inaugurée avec Dora; (1)

- enfin on trouve là, de l'aveu même de Freud, un mode particulier de fin d'analyse qu'il commente dans une note (2), laissant entendre que le travail s'est achevé lorsque son patient a pu recouvrer la possibilité de se confronter aux problèmes de la vie quotidienne.

Rappelons par ailleurs qu'en 1907, Freud n'avait pas encore élaboré ce qu'il nommera plus tard en 1910 le complexe d'Œdipe (3), mais qu'il avait déjà perçu ses sentiments œdipiens au travers d'un rêve de juillet 1898 (4), qu'il fit après avoir traité un patient obsessionnel craignant de devenir assassin après la mort de ses parents.

Cette notion alors nommée "conflit nucléaire de la névrose", présente dès cette époque, paraît avoir joué de son poids dans la conduite de cette cure.

Ernst Lehms, "l'homme aux rats", attaché stagiaire auprès d'un tribunal, alors âgé de 29 ans et demi, se rend dans le cabinet de Freud le 1er octobre 1907 afin d'obtenir un certificat stipulant que sa guérison ne peut passer que par le paiement d'une somme d'argent au capitaine David, selon le scénario qu'il a élaboré. Cette demande, il ne la formulera pas lors de cet entretien où il s'emploie à souligner combien il a perdu de temps, dans ses études et sa vie professionnelle, à lutter contre des obsessions, intenses depuis 1903, mais dont il fait remonter l'origine à son enfance.

D'emblée cette façon de procéder, ramenant là de l'infantile, situant Freud dans la lignée des hommes qui peuvent apaiser ses tourments, comme son ami, souligne à la fois la complaisance du patient à l'égard de celui dont il a lu **L'interprétation des rêves** et **La psychopathologie de la vie quotidienne**, ainsi que la place à laquelle il va adresser son discours.

Ainsi, lors de la première séance, il poursuit selon cette veine, marquant son ambivalence dans ses amitiés masculines, oscillant entre l'ami qui l'estime et le rassure, et celui qui l'a trompé. De même, rapporte-t-il des souvenirs de sa vie sexuelle, dès l'âge de sa quatrième ou cinquième année, dont le souvenir de ses curiosités sexuelles manifestées auprès de Mademoiselle Robert, la gouvernante, et le désir qui s'y rattache de voir des femmes nues. Mais un tel vœux ne peut traîner, pour lui, dans son cortège qu'un sentiment inquiétant, comme celui de la mort du pire.

Voici quelques éléments, connus de tous, pour resituer comment s'est engagé le travail qui s'est poursuivi jusqu'en septembre 1908, soit un peu moins d'un an.

On y voit, à mon sens, les choses se nouer autour de deux axes

- l'un portant sur ce qui a été vu sur ce corps féminin dont il attend qu'il puisse être regardé, jusqu'à en devenir une compulsion;

- l'autre concernant les craintes pour des êtres chers, direction que Freud va privilégier sous la marque du conflit paternel.

Notons au passage, qu'avant d'être obsédant, ce corps de femme, il a pu à maintes reprises le voir et le revoir puisque l'on sait que les ablutions quotidiennes se faisaient en présence de ses sœurs et de la gouvernante pareillement dévêtues ; tout comme ultérieurement il a pu observer Mademoiselle Rosa qui pressait en sa présence ses furoncles fessiers. Pendant longtemps cette curiosité, aussi pressante sit-elle, ne fut pas vécue comme un symptôme et ce n'est que le poids des limitations dans sa vie quotidienne, les idées obsédantes impératives sous forme de commandement et les craintes pour son entourage qui l'amèneront à consulter.

Mais reprenons là le fil des séances. Dès la deuxième, le patient fait part de "sa vivance", soit la perte de son lorgnon lors d'une halte et de la discussion sur les châtiments corporels qui anima, entre les officiers, le temps de cette pose; à savoir la première narration de l'obsession des rats. Freud y est assimilé au capitaine cruel, et dans une intervention il s'emploie à souligner son absence de penchant pour la cruauté, l'obligation de "tout dire" et son aide en retour pour deviner : "erraten", ce à quoi il est fait allusion.

L'oscillation entre l'amour et la haine portés sur des personnes de sexe masculin continue au travers des bons et mauvais médecins comme il en avait question pour les bons et mauvais amis. Lors de la quatrième séance, alors qu'Ernst Lehrs raconte les circonstances de la mort de son père quand lui-même avait 21 ans ainsi que la culpabilité qui s'y rattache de ne l'avoir point assisté dans cet instant, Freud commente : "enchaînant sur les tentatives de son ami pour le calmer, j'expose qu'il y a mésalliance (...) entre le motif du reproche et son ampleur. Un profane dirait : "L'affect est trop grand par rapport à la représentation, donc exagéré, et la conclusion tirée de ce reproche - je suis un criminel est fausse". Le médecin, au contraire, dirait : "Non, l'affect est justifié, la conscience de la culpabilité n'est pas à critiquer en elle-même, mais elle se rattache à un autre contenu qui n'est pas conscient, à un contenu qu'il faut d'abord chercher; ce n'est que par une connexion fautive que la représentation consciente est allée échouer à cet endroit" (5)

Dès lors tous deux vont s'employer à rechercher ce que Freud dans ses notes nomme les deux caractères principaux de l'inconscient : l'infantile et le sexuel. C'est ainsi qu'au long de la sixième séance sont rapportées les scènes suivantes : "A 12 ans il aimait une petite fille (...).

Et là il se souvient avec certitude de l'idée qu'elle serait affectueuse envers lui s'il lui arrivait un malheur ; or la condition qui s'imposa à lui avec force fut : si son père mourait. Il la rejeta tout de suite, et combat maintenant l'idée qu'un tel souhait ait pu s'exprimer ainsi (...). Il poursuit en racontant qu'une deuxième fois une pensée tout à fait semblable lui était venue, comme un éclair, six mois avant la mort de son père. Il était amoureux de cette dame, mais on n'avait pas pu envisager une union à cause de difficultés matérielles; l'idée s'énonçait alors sous cette forme : par la mort de son père il deviendrait peut-être tellement riche qu'il pourrait se marier. Dans sa défense il alla si loin que son seul désir était que son père ne laisse pas le moindre héritage, afin que nul gain ne vint compenser une perte aussi épouvantable" (6). Et Freud de conclure : "la source où l'hostilité puise son indestructibilité est manifestement du genre des convoitises sensuelles, d'une certaine façon il aurait alors ressenti son père comme gêneur, et ce conflit entre la sensualité et l'amour filial est finalement tout à fait typique(...). Le souhait a du naître à des époques où les circonstances étaient tout autres, (...), ou bien en un temps où il n'était capable d'aucune décision claire, donc pendant une enfance très reculée, avant l'âge de 6 ans, âge à partir duquel nous savons que ses souvenirs sont demeurés frais, et cela est précisément resté tel quel pour toujours"(7).

La dénégation du souhait de mort du père, malgré, et contre les explications données par Freud, sera maintenue pendant de nombreux mois. Il faudra la reviviscence, dans la cure, du dilemme paternel avec ses amours pris entre la femme riche et la jeune fille pauvre; la remémoration de la dette de jeu du père au temps où il était lui-même militaire, faisant écho à la sienne imaginaire; et pas moins de trois récits de l'obsession des rats mettant en lumière les équivalences ratières, dont la dernière rat-enfant à partir de la "*Rattenmase!*" du Petit Eyolf d'Ibsen, pour que la levée du refoulement des sentiments hostiles envers le père porte ses fruits.

Gageons que c'est sur la base de telles observations que Freud écrira 8 ans plus tard, en 1915 : "Si l'on communique à un patient une représentation qu'il a, à un moment donné, refoulée, (...) cela ne change d'abord rien à son état psychique. Et notamment ce n'est pas parce que la représentation précédemment inconsciente est maintenant devenue consciente que le refoulement est levé et ses effets supprimés, comme on pouvait peut-être s'y attendre. (...) En réalité, la suppression du refoulement n'intervient pas avant que la représentation consciente, une fois surmontées les résistances, ne soit entrée en liaison avec les traces mnésiques inconscientes. C'est seulement quand ces dernières sont elles-mêmes rendues conscientes que le succès est atteint" (8)

Concernant l'issue de ce travail analytique, Freud commente dans un bas de page le fait qu'il a laissé dans l'ombre les rêves amenés par son patient mettant en relation des désirs sexuels envers sa mère et sa sœur, avec les châtiments infligés par le père relatifs une scène infantile au cours de laquelle Ernst Lehrs aurait mordu quelqu'un de son entourage, et serait rentré en rage contre son père qui l'en réprimandait. "Je ne réussis pas défaire fil à fil, tout ce tissu de revêtement imaginaire; c'est précisément le succès thérapeutique qui s'y opposa. Le patient était rétabli, et il fallait qu'il s'attaquât aux nombreux problèmes que lui posait la vie, problèmes trop longtemps restés en suspens, et dont la solution n'était pas compatible avec la continuation du traitement"(2).

Au-delà de l'indication de ce qui cette époque pourrait être considéré comme critère de

fin de cure, remarquons que, face l'insistance de Freud pour interpréter les symptômes dans le sens Œdipien, Ernst Lehrs réitère, a contrario, l'idée que son père n'était pas aussi sévère que ça, qu'il s'entendait bien avec lui, qu'à son sens beaucoup de choses étaient en relation avec la mère; dubitatif qu'il était face aux énoncés de son analyste. Cependant Freud persiste et, plus il insiste, plus il constate qu'au fil des séances son patient va mieux, qu'il est de bonne humeur, voire joyeux. Ne peut-on ainsi avancer l'hypothèse que s'il y a eu changement de son état, c'est qu'il a pu percevoir comment même Freud pouvait être limité dans son savoir, peu apte à entendre plus ?

Voilà, campé en 1907, ce qu'il en était de la levée du refoulement et de ses voies. En sommes-nous aujourd'hui au même point, c'est ce que nous aurons débattre tout au long de ces trois demi-journées.

#### NOTES

- (1) "Fragment d'une analyse d'Hystérie (Dora)", in **Cinq psychanalyses**, P.U.F., 1966, p. 5.
- (2) "Remarques sur un cas de névrose obsessionnelle" (**L'homme aux rats**), Ibid, p. 234.
- 3) "Contribution la psychologie de la vie amoureuse I", Un type particulier de choix d'objet chez l'homme, in **La vie sexuelle**, P.U.F., 1969.
- (4) Rêve de Hollthurn, in **L'interprétation des rêves**, P.U.F., 1967, pp. 389-391.
- (5) **L'homme aux rats**, **journal d'une analyse**, P.U.F., 1974, p. 67.
- (6) id. pp. 75-76.
- (7) id. pp. 83-85.
- (8) **Métapsychologie**, L'inconscient, Gallimard, Idées 1968, pp. 80-81.